per
sqe

Échos d'Orient

Coup d'œil sur le monde orthodoxe

Georges Bartas

Citer ce document / Cite this document :

Bartas Georges. Coup d'œil sur le monde orthodoxe. In: Échos d'Orient, tome 7, n°44, 1904. pp. 40-53;

doi : https://doi.org/10.3406/rebyz.1904.3514

https://www.persee.fr/doc/rebyz_1146-9447_1904_num_7_44_3514

Fichier pdf généré le 14/04/2018

BY: creative commons

familles se sont affirmées catholiques devant le gouvernement. Il y avait là autrefois un monastère florissant avec quarante-cinq religieuses et un higoumène comme supérieur. La défection de ce dernier entraîna celle de tout le couvent et amena la perte de cette grande propriété qui appartenait à la Propagande. Avant cette apostasie, le gros village de Soudjak comptait au moins 30 familles catholiques.

13° *Gadjilovo*, à cinq heures de Soudjak, 15 à 20 familles catholiques. Eglise avec le P. Thomas Chibinski, séculier, comme curé; pas d'école.

14° *Topouzlar*, au sud-ouest de Iamboli, 15 familles. Eglise de la Nativité de la Sainte Vierge; curé, Mgr Michel Mirof, ancien élève des Résurrectionistes et de la Propagande; vicaire, le P. Josaphat Kozarof, élève des Assomptionistes. Près de Topouzlar, se trouve le village de *Doroukli*, avec 20 familles qui dépendent de cette paroisse.

15° *Philippopoli*, église de l'Ascension, au collège Saint-Augustin des Assomptionistes. Quelques familles catholiques et les élèves du collège du rite bulgare s'y réunissent. Cette église est desservie par le P. Paul Christophe, Assomptioniste, et le P. Jean Nikitas, séculier, élève des Assomptionistes.

16° *Iamboli*, chapelle desservie par le P. Jérôme, Assomptioniste. Petite école de garçons tenue par les mêmes religieux; école de filles confiée aux Oblates de l'Assomption.

17° *Sliven*. Dernièrement, le P. Ivan Théodorof, prêtre de cette ville, a fait son abjuration, et l'on parle de 400 personnes qui sont décidées à le suivre dans l'Eglise catholique. Un grand meeting de protestation a eu lieu contre ce prêtre dont le seul crime est d'avoir prêté de l'argent à son évêque, Mgr Gervais, qui nia l'avoir reçu. Condamné par deux fois devant les tribunaux, l'évêque s'est toujours refusé à restituer la somme. Devant un tel manque de foi, le pope a fait le sacrifice de son argent, mais il a embrassé la religion catholique. De nombreuses familles l'ont suivi ou sont décidées à le suivre.

(A suivre.)

CHARLES FABRÈGUES.

COUP D'OEIL SUR LE MONDE ORTHODOXE

I. Ex Oriente Lux.

Que la lumière nous vienne d'Orient cela est vrai depuis que la terre s'est mise à regarder le soleil et à tourner comme elle tourne; mais cela est vrai surtout depuis que l'archimandrite russe Jonas a quitté le Nord pour s'établir en Orient. De là, évidemment, ces trois mots *Ex Oriente Lux* que ledit archimandrite, chapelain de l'ambassade impériale de Russie à Constantinople, vient de hisser comme titre au frontispice d'une sienne brochure de 148 pages in-8°, récemment parue à Saint-Pétersbourg.

Le fond de ce lumineux travail a resplendi dès 1902, sous forme de lettres, dans les colonnes des *Tserkovniia Viédomosti*, organe officiel du Saint-Synode russe. C'est à peine si le dernier chapitre darde ses rayons pour la première fois. Reconnaissez-y un sermon prononcé le 1er janvier 1902 « à la chapelle de l'ambassade, en présence des ambassadeurs des puissances orthodoxes dans les Balkans », auxquels il s'agissait de montrer comment, d'après saint Luc (XXIII, 44), *il se fit des ténèbres sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure*.

Il y a un peu de tout dans ce livre, et la philhellène Mlle Sophie de Bakounine, désireuse d'en tamiser la lumière pour

éviter des éblouissements aux yeux de ceux qui lisent français à Constantinople, s'est vue dans l'obligation de demander deux fois l'hospitalité, les 5 et 8 septembre, au *Moniteur oriental*. Qu'est-ce que l'Orient orthodoxe sous le rapport ecclésiastique? Quelle est son importance pour la vie religieuse du peuple russe? Voilà par où débute le clairvoyant archimandrite. Après quoi, il passe en revue l'action des Russes en Orient, spécialement celle de la Société impériale de Palestine et celle du monachisme slave de l'Athos. Puis, des pages et des pages sur la propagande latine dans l'Orient orthodoxe. Puis, des considérations fulgurantes sur l'état contemporain de l'idée religieuse et sociale en Orient. Enfin, le sermon que j'ai dit sur les ténèbres d'avant la neuvième heure.

Dans la brochure de l'archimandrite Jonas, ou plutôt dans la série de lettres dont elle est sortie, les Grecs de Constantinople ont trouvé beaucoup à reprendre et beaucoup à prendre. Ils ont fait l'un et l'autre, dès novembre 1902, dans une brochure de 55 pages intitulée : Ἀπάντησις ἰδιώτου εἰς διατριβὰς Ῥώσσων περὶ τῶν καθ' ἡμᾶς ἐκκλησιαστικῶν πραγμάτων, réfutant au début les idées malsonnantes de l'auteur russe, et traduisant à la fin ceux de ses passages les plus favorables à l'hellénisme. La brochure grecque est datée d'Athènes et soi-disant imprimée là: l'ambassade russe, qui entretient tant d'espions au Phanar, sait mieux que moi qu'elle est sortie des presses du patriarcat œcuménique, qu'elle a été commandée par S. S. Joachim III, qu'elle a eu M. un tel pour auteur des 18 premières pages, et M. un tel pour traducteur des 37 autres. Et M. Zinoviev aura sans doute été flatté de voir comment le Phanar réfute ce où Jonas s'efforce d'attribuer à un motif uniquement religieux l'irrésistible penchant des Russes pour l'Athos, flatté aussi de constater comment le Phanar traduit ce où Jonas avoue que les moines russes de l'Athos sont des milliers de paysans incultes, qui vivent là dans la béatifiante certitude d'avoir toujours du pain et jamais de travail, s'administrant au surplus, sous forme de *raki* ou de *votka*, assez d'alcool pour être plus souvent dans l'ébriété que dans l'extase.

Mais pourquoi parler de l'Athos? Laissons les peuples frères en orthodoxie se disputer la Sainte Montagne, et souhaitons que la diplomatie française ne ferme point les yeux aux clartés de l'*Ex Oriente Lux*. Car, par endroits, l'archimandrite Jonas dit d'instruisantes choses, et Mlle Sophie de Bakounine avec lui. Réunis dans une communauté d'idées et une intimité de collaboration qui ont touché Constantinople, ce prêtre et cette femme écrivent très justement que l'Oriental se groupe, s'allie, se donne beaucoup plus d'après la parité de religion que d'après la parité de race. « Les gouvernements occidentaux, ajoutent-ils, l'ont parfaitement compris : de là leur empressement à fonder leur influence sur un terrain religieux : tous cherchent à prosélyter à qui mieux mieux. » Ces lignes, en ce qui regarde la France, seraient très justes si elles n'étaient au présent; mais elles renferment, et pour le présent et pour l'avenir, une indication dont le quai d'Orsay ne perdrait rien à tenir compte. Même en Orient, à l'heure qu'il est, la politique française travaille à remplacer les écoles congréganistes par des établissements laïques. Or, savez-vous ce que demande l'archimandrite Jonas? Que les moines russes de l'Athos soient dégrossis, formés, instruits, de manière à pouvoir servir dans tout l'Orient les vues de la politique de Saint-Pétersbourg. Savez-vous ce qu'il veut? Que les femmes russes allument en elles, comme l'écrit Mlle Sophie de Bakounine, « le feu sacré du dévouement à la cause sublime de l'orthodoxie » et qu'elles viennent ouvrir en Orient des écoles qui vident, qui ferment, qui détruisent les écoles des religieuses latines.

Dans le même ordre d'idées, l'archimandrite Jonas se plaint que l'Institut archéologique russe de Constantinople n'ait à sa tête que des laïques. Il y faudrait aussi des « théologues spécialistes » pour mieux saisir Byzance. « Or, dit-il, c'est

précisément l'élément ecclésiastique qui brille par son absence à l'Institut, à part, il est vrai, les paters latins qui y jouent un rôle prépondérant. » Ces derniers mots visent les Assomptionistes des *Echos d'Orient*, et l'on pourrait y répondre, comme un journal turc, le *Servet* du 6 septembre 1903, que « si ces *paters* latins sont cependant de bons archéologues, ils ont leur place indiquée dans un Institut archéologique ». Nous préférons dire à l'archimandrite Jonas qu'il exagère. Les Assomptionistes jouer un rôle prépondérant à l'Institut archéologique russe de Constantinople, ah! par exemple! De temps à autre, ils ont collaboré aux *Izviestiia* de l'Institut, soit pour y éditer un texte grec médiéval, soit pour y publier un article de musique ou de topographie byzantine. Une fois par an, depuis cinq ans, au jour de la fête de l'Institut, ils ont pris la parole devant S. Exc. l'ambassadeur et un auditoire d'élite pour donner la conférence française qui figure au programme de cette solennité. Mais c'est tout. Et dans l'un et l'autre cas, les Assomptionistes n'ont fait que répondre à de pressantes invitations, heureux, d'ailleurs, de reconnaître ainsi les inappréciables services rendus aux travailleurs de Constantinople par l'Institut, et à la science byzantine par M. T. Ouspenskii, son directeur.

II. Pas de collèges catholiques a Bucarest.

Les Barnabites avaient l'intention de fonder un collège à Bucarest, qui ne possède aucun établissement catholique de ce genre, pas plus d'ailleurs que le reste de la Roumanie. Mgr Hornstein, l'archevêque catholique, intervint dans ce sens auprès du ministre de l'Instruction publique, M. Haret. Voici la réponse du ministre, publiée par la *Cronica* du 23 mai :

Monseigneur,

A votre demande du 14/27 avril 1903 d'être autorisé à ouvrir un lycée complet avec internat de garçons dans la capitale, j'ai l'honneur de répondre que, d'après nos informations, les futurs professeurs de cette école doivent être pour la plus grande partie des étrangers et que parmi eux, en particulier, se trouveront de nombreux religieux catholiques, de l'Ordre des Barnabites, récemment expulsés de France. Ce fait est en outre confirmé par une lettre du 21 avril, adressée par M. A. Kuczka, vicaire de cet archevêché, au secrétaire général du ministre. Dans cette lettre, on reconnaît la venue dans le pays du P. Dubois, supérieur des Barnabites, en exposant qu'il repartira bientôt.

Devant ces faits, j'ai le regret de déclarer à Votre Grandeur que l'autorisation demandée ne peut être accordée. Les intérêts de l'Etat roumain, en tant qu'ils sont confiés à ma sollicitude, ne permettent pas que la Roumanie serve d'asile le moins du monde aux Ordres religieux repoussés par d'autres pays. C'est pourquoi le ministre ne peut accorder une autorisation qui, soit dès maintenant, soit à l'avenir, pourrait servir à ces Ordres pour s'installer chez nous.

Cette mesure nous est d'autant plus imposée que notre pays, appartenant à la religion chrétienne orthodoxe d'Orient, ne peut admettre dans son sein certains ordres catholiques dont l'activité chez nous ne saurait s'exercer que dans un sens que nous ne pouvons tolérer d'aucune façon.

Recevez, etc.,

On aurait aimé voir les Roumains montrer plus de libéralisme que les Russes ou les Hellènes. Il n'en a rien été, toujours par peur de la propagande catholique : c'est ce sentiment de terreur qui amène la *Biserica orthodoxa romana* à féliciter le gouvernement roumain de la mesure annoncée, t. XXVII, p. 403. Et ces gens-là vous parlent ensuite de l'intolérance catholique ou du fanatisme musulman! Grâce à la bienveillance de l'orthodoxie officielle, les 144 000 catholiques de Roumanie continueront à être privés de collège.

III. L'Affaire de Sliven.

Les *Echos d'Orient* doivent des excuses à Mgr Gervais, évêque bulgare orthodoxe de Sliven. Sous le titre de *la liberté des cultes,* ils ont inséré l'an dernier, septembre 1903, p. 335, une correspondance qui représentait, d'une manière incomplète,

la récente conversion au catholicisme du pope Ivan Théodorof, curé d'une paroisse de Sliven. Des informations venues depuis de Sliven même, et de la part de personnes qui sont à même de suivre les événements de très près, vont nous permettre de compléter les premières nouvelles un peu hâtives, en même temps qu'elles édifieront le lecteur par mille détails bien circonstanciés sur une affaire qui mérite d'attirer toute leur attention.

Le diocèse de Sliven est affligé d'un évêque, dont les Philippopolitains, plus soucieux du décorum, se sont jadis délivrés. Mgr Gervais aurait, comme d'ailleurs pas mal de ses collègues, sollicité sa nomination à l'épiscopat, et depuis, pour rentrer dans ses fonds, il aime à tondre ses brebis d'un peu près. Par malheur, il ne sait même pas y mettre les formes que d'autres plus adroits emploieraient sans doute, de sorte qu'on n'a plus nulle part aucun respect pour lui. Ses prêtres sont ses premières victimes. Les interdictions temporaires ou définitives, les amendes, les internements dans les monastères, les dégradations pleuvent en même temps que les injures et quelquefois les coups en pleine église. L'évêque a de la sorte introduit dans les cérémonies pontificales les intermèdes les plus pittoresques.

Un des membres du clergé de Sliven, le pope Ivan Théodorof, avait d'abord été le favori de l'évêque Gervais qui le citait partout comme modèle. Il commença par être le diacre (vicaire général) de l'évêque pendant trois ans, accompagna le prélat dans toutes ses tournées pastorales et s'initia aux mystères assez lucratifs de l'administration ecclésiastique. Puis il fut ordonné prêtre sans autre préparation ni examen canonique qu'un avis donné la veille à table; et l'évêque fournit de sa garde-robe le costume qu'on n'avait pas le temps de confectionner. Dans les différentes paroisses qu'il occupa — il en a occupé trois dans la ville même de Sliven —le P. Ivan se montra, comme il l'avait été jusque-là, régulier, pieux et surtout charitable envers les pauvres.

C'est cette charité qui devait causer son malheur. Comme il s'était permis de bénir des maisons, de baptiser et de remplir d'autres fonctions liturgiques sans rien demander aux pauvres gens qui manquaient de tout, il fut blâmé comme novateur et accusé de vouloir priver ses confrères de leur gagne-pain. Un jour qu'il conduisait le cercueil d'un riche à sa dernière demeure, il aperçut à la porte du cimetière un groupe de femmes qui pleuraient. Il leur fit demander quelle était la cause de leurs larmes.

— C'est que, reprit l'une d'elles, mon mari est mort depuis cinq mois et il a été enterré sans prières, parce que je n'avais pas d'argent pour les payer. Le spectacle de la belle cérémonie que l'on fait pour ce riche me rappelle mon malheur.

Le pope Ivan acheva le service et, sans hésiter, alla avec la même pompe recommencer les prières liturgiques sur la tombe du pauvre. Ce trait de charité fut proclamé par toute la ville; désormais, le P. Ivan était pour tous un homme de Dieu.

Le mécontentement du métropolite se devine. Mais, en dépit de ses menaces, de ses violences, de ses interdictions, le prêtre courageux continua à ne faire payer que les riches et à desservir les pauvres gratuitement. Il serait trop long de relater tous les détails d'une querelle qui a duré plus de six ans; qu'il suffise de dire que le P. Ivan a été successivement relégué dans un monastère, privé de bénéfices, déclaré suspens et dégradé; il alla également en prison. La seconde fois qu'on voulut l'interner dans un monastère, le peuple s'attroupa, on sonna les cloches des églises, on dételа les chevaux, on força les gendarmes de se retirer, et le préfet dut renoncer à faire exécuter les ordres de l'évêque.

C'est pendant qu'il se cachait au village catholique de Topouzlar, voisin de son pays natal, que le P. Ivan Théodorof fit connaissance avec les uniates ou catholiques bulgares, encore peu nombreux en Bulgarie. Il fréquenta leur curé, passa quelques mois avec eux à étudier la religion, et finalement se fit catholique. Mgr Petkof, évêque bulgare uni pour la Thrace et la principauté de Bulgarie, accepta sa profession de foi et inscrivit le nouveau converti au nombre de ses prêtres. Fort de sa nouvelle qualité de prêtre catholique, le persécuté reparut à Sliven, où sa femme et ses enfants venaient d'endurer mille avanies de la part du clergé et de la police. Mgr Gervais ordonna qu'on le remît en prison, mais l'archevêque catholique de Philippopoli, Mgr Ménini, averti par télégramme, réclama sur-le-champ l'élargissement du pope, et il fut écouté.

Depuis, le P. Ivan Théodorof notifia à ses anciens paroissiens qu'il avait passé à la religion catholique, transforma son salon en une petite chapelle pour y célébrer les Saints Mys-

tères et recevoir les nombreux amis que sa charité et ses malheurs lui avaient attirés. Les pauvres et les ouvriers de Sliven se sont prononcés en sa faveur; la bourgeoisie seule, qui ne fréquente jamais l'église et ne croit à peu près à rien, reste avec Mgr Gervais. Les gens en place, les fonctionnaires, qui redoutent le pouvoir plus ou moins despotique de l'évêque, se tiennent sur l'expectative.

Les amis du P. Ivan avaient d'abord recueilli 700 signatures de chefs de familles qui le réclamaient comme leur pasteur légitime. Lorsque l'exilé revint se présenter à eux, mais cette fois en qualité de prêtre catholique, 70 d'entre les signataires se déclarèrent résolus à embrasser sa religion. Ils s'assurèrent tout d'abord qu'il ne s'agissait pas de passer au rite latin et envoyèrent à cet effet deux des leurs comme délégués dans les villages uniates, afin de bien constater de leurs propres yeux le rite que l'on y suivait. L'épreuve fut concluante; les 70 chefs de familles donnèrent leur signature définitive et adressèrent à l'autorité civile un manifeste par lequel ils se déclaraient catholiques et soumis désormais à la juridiction de Notre Saint-Père le Pape. Le même manifeste fut remis à l'évêque catholique.

On peut s'imaginer la rumeur que soulevèrent dans Sliven de pareils événements. L'évêque prêcha, intrigua, fulmina; le *Pastirski glas*, son journal religieux, réédita les calomnies les plus usées et les plus ineptes contre les Papes et le catholicisme; on tint deux meetings dans la cour de l'église métropolitaine Saint-Dimitri, où trois ou quatre professeurs du gymnase (lycée) bulgare adjurèrent leurs rares auditeurs de ne pas se laisser gagner par l'infâme contagion du papisme. Mgr Gervais distribua des places pour obtenir des défections, il menaça tous ceux sur qui il croyait avoir quelque pouvoir. Peine perdue! L'œuvre est lancée, elle vit et se développera. Le P. Ivan, auquel on a promis les plus brillantes compensations s'il veut retourner au giron de l'orthodoxie, sa vertueuse femme, contre laquelle on a essayé tour à tour de la peur, de la séduction et de la calomnie, sont demeurés inébranlables, et les fidèles convertis suivent leur exemple.

L'évêque ne peut cependant se résoudre au fait accompli et il cherche de nouveaux moyens d'éloigner l'ennemi. Dernièrement, le P. Ivan recevait de l'état-major bulgare son appel dans l'armée de réserve; il devait se présenter à la caserne dans les vingt-quatre heures. Là, on lui coupait les cheveux et la barbe, injure suprême pour un prêtre oriental, on l'enrégimentait, et tout était fini. C'était Mgr Gervais qui avait imaginé ce moyen de se débarrasser de son adversaire; il se basait sur ce que le P. Ivan, depuis sa dégradation, avait perdu le caractère sacerdotal, ce qui entraînait en conséquence pour lui la privation des privilèges du sacerdoce. Le P. Ivan dut encore se réfugier auprès de Mgr Ménini, archevêque catholique latin de Philippopoli, qui le sauva une seconde fois des mains de la police. Il lui faudra pourtant demeurer encore quelque temps éloigné de ses ouailles. Mgr Gervais pense que c'est autant de gagné et que les nouveaux catholiques privés ainsi de prêtre finiront par se lasser et retourner à l'orthodoxie.

Les calculs de l'évêque orthodoxe pourraient bien être déjoués. En effet, deux prêtres catholiques bulgares, du rite oriental, ont pris aussitôt la place du P. Ivan à Sliven; ils célèbrent les Saints Mystères dans le salon de l'ancien curé, où, pendant la semaine et surtout les dimanches, se groupent les fidèles et les amis. Les nouveaux convertis agissent et parlent à découvert et l'on devine, à la suite de ces visites, les discussions interminables qui s'allument sur les questions religieuses dans les familles, les cafés, les rues et tous les lieux de réunion. Loin de se ralentir, le mouvement de conversion se propage. Diverses lettres que nous avons reçues depuis parlent de nouvelles abjurations qui se sont produites et d'autres qui se préparent. Qu'arrivera-t-il en fin de compte? Dieu le sait. Comme le disait un des nouveaux missionnaires, « tout a commencé à Sliven par des vues humaines, mais la grâce n'en a pas moins eu son action mystérieuse sur les âmes, et c'est sur son action que l'on compte uniquement pour tout fonder en Dieu ».

IV. Mort du métropolite de Cyzique.

Mgr Constantin, métropolite de Cyzique, dont les *Echos d'Orient* ont esquissé la figure à propos de l'affaire de Péramos (1),

(1) *Echos d'Orient*, t. VI, p. 403.

Mgr Constantin est mort. Que la terre lui soit légère! comme disaient les anciens et ceux des Grecs modernes qui se piquent de littérature. Sa mémoire soit éternelle! a-t-on répété sur son cercueil. Pour aider à la réalisation du souhait liturgique, voici quelques dates et quelques faits le concernant.

Constantin Alexandridès naquit dans la ville d'Andrinople, en 1861. Il y fit ce qu'on appelle ici son éducation encyclopédique, puis compléta ses études à l'école théologique de Halki, d'où il sortit diplômé en 1884. Comme à ses condisciples, le diplôme lui ouvrait la carrière de l'épiscopat. Il y arriva plus vite que d'autres.

D'abord premier codicographe du patriarcat œcuménique, il devint, dès 1886, sous-secrétaire et, dès l'année suivante, archi-secrétaire du Saint-Synode, en même temps que membre de la Commission qui gouverne la *Vérité ecclésiastique*. En juillet 1893, il était élu métropolite de Rhodes; il l'est resté sept années, dont les cinq premières seulement avec résidence dans l'île, car les deux dernières, Mgr Constantin les passa à Constantinople comme membre du Saint-Synode. Ses collègues, en janvier 1900, lui donnèrent pour étrennes la succession de son vieux compatriote Nicodème, à la métropole de Cyzique, avec résidence à Artaki ou Erdek.

Justement, les démogérontes d'Artaki venaient de proclamer solennellement que les revenus du monastère de Péramos appartiendraient désormais à toute la presqu'île. Mgr Constantin, qui sembla d'abord favorable aux spoliés, prit bientôt le parti des spoliateurs, et nomma un *Conseil mixte* chargé d'administrer tous les bourgs et villages du Kapou-Dagh (presqu'île de Cyzique), conseil où Péramos avait *une* voix contre une quarantaine à ses ennemis. Les démogérontes péramiotes ayant résisté furent jetés en prison et n'en sortirent qu'avec peine, après avoir prouvé aux Turcs le bien fondé de leurs réclamations. Le *Conseil mixte* confirma l'accaparement décrété par la démogérontie d'Artaki : le chef-lieu métropolitain aurait 70 pour 100 des biens en litige, Péramos 20 pour 100, le reste aux autres communautés. Sur la masse, on réservait d'abord le *droit annuel* du métropolite.

C'est alors que Péramos fit appel au patriarcat œcuménique et, n'ayant pu obtenir justice, se déclara catholique. Nous avons donné déjà une relation complète de cette lamentable affaire et nous avons raconté comment, le 25 juillet dernier, Mgr Constantin avait fini par être aux trois quarts assommé par les habitants d'Artaki, mécontents de la solution intervenue.

Le malheureux prélat comptait encore quelques amis à l'extrémité de son vaste diocèse, aux Dardanelles. Un bateau spécial fut envoyé à Artaki pour transporter le blessé au milieu de ses derniers fidèles. C'est là qu'il est mort le 13-26 octobre, d'un érésypèle, disent les uns, d'une bronchite ou d'une maladie d'entrailles, prétendent les autres; en réalité, des émotions ressenties ou plutôt des coups reçus. Triste fin pour un évêque, instruit et intelligent, mais d'appétit formidable!

Nous prions Dieu de lui pardonner le mal qu'il a fait. Ses partisans n'ont eu dans les journaux que des éloges pour lui. On m'a raconté pourtant que l'un d'eux, orthodoxe zélé après avoir été quelque temps protestant, son homme de confiance à Artaki, lui aurait dit un peu avant sa mort : « Saint despote, tu as été bien dur pour Péramos! »

Les funérailles ont été présidées par Mgr Procope de Durazzo, que ses diocésains obligent depuis plusieurs mois à demeurer hors de son éparchie, par Mgr Constantin, ancien métropolite de Melnik, et Mgr Joannice, ancien titulaire du siège supprimé de Discate. L'oraison funèbre a été prononcée par le diacre Hiérothée Anthoulidès, secrétaire de la grande protosyncellie. Je crois qu'à la cérémonie assistait aussi le grand archimandrite du Phanar, Nicodème, qui, étant seulement encore grand syncelle, a, comme le précédent, joué son bout de rôle dans l'affaire de Péramos.

Les marques de deuil ordinaires en ce

pays, envoi de délégations aux obsèques, célébration d'un service, suspension des classes dans les écoles, etc., ont été données par les villes de Panderma, d'Artaki, des Dardanelles, par le village de Michaniona, voisin de Péramos, et même par un groupe de Péramiotes habitant Constantinople.

Ajoutons que le défunt était décoré du Medjidié et de l'Osmanié de 2e classe : cette seconde distinction lui avait été accordée pour *l'heureuse solution* de l'affaire de Péramos, quelques jours avant qu'il fût assassiné.

Le 18/31 octobre, le Saint-Synode procédait à l'élection d'un nouveau métropolite de Cyzique. Mgr Cyrille d'Andrinople, qu'un non-lieu délivré huit jours avant par ses pairs n'a pas réconcilié avec ses diocésains, a demandé à l'auguste assemblée de le transférer au siège vacant. Mgr Joachim de Xanthe, dont on se rappelle le rôle très actif à Péramos, n'avait aucune répugnance à quitter la Macédoine pour l'Asie Mineure. Mais S. T. S. Joachim III a usé de son droit de veto contre le bouillant métropolite de Xanthe, dont il connaît bien toutes les ambitions, et contre un de ses collègues. Le Saint-Synode a posé pour les trois candidatures les noms de NN. SS. Athanase de Thessalonique, Ambroise d'Uskub et Joachim de Melnik : c'est le premier qui a été définitivement choisi. Bonne chance au nouvel élu ! Quelques mauvaises têtes vous diront déjà qu'on aimerait autant avoir affaire à son prédécesseur.

V. La nationalité serbe en Turquie.

Depuis quinze mois, dans les affaires de Macédoine, l'Eglise grecque du Phanar a rendu toutes sortes de services, avouables ou non, au gouvernement turc. Sans parler du manifeste remis aux représentants des puissances (1), elle a occupé ses métropolites et ses prêtres, pour le plus grand bien de la Porte et du Palais, aux plus bas emplois d'espionnage, aux plus basses besognes de police. En récompense de tout cela, que va-t-elle retirer de l'équipée macédonienne? Un effroyable amoindrissement.

On sait que Mahomet II, lorsqu'il s'empara de Constantinople, eut la sagesse politique de transformer le patriarcat grec en instrument de domination ottomane : pour ce faire, il agrandit son autorité religieuse et y ajouta l'autorité civile sur tous les orthodoxes tant d'Anatolie que de Roumélie. Cette organisation, si elle arrangeait les Turcs, n'arrangeait pas moins les Grecs. Ils la mirent si bien à profit que l'heure vint où tout chrétien de la presqu'île balkanique fut proclamé grec. Plus de Bulgares, plus de Serbes, plus de Koutsovlaques, rien que des Grecs. Cela dura jusqu'aux premières années du XIXe siècle. Il fallut, à cette date, la prise d'armes serbe et, plus tard, le mouvement bulgare pour ouvrir les yeux de l'Europe. Les deux Etats constitués par ces événements réduisirent d'autant la sphère d'action du patriarcat. Puisque celui-ci avait si étroitement lié ses destinées à celles de l'empire turc, il était de toute nécessité que sa juridiction, même purement religieuse, ne dépassât point les limites chaque jour un peu plus retrécies de cet empire. Même à l'intérieur de la Turquie, la juridiction phanariote subit un rude coup. La principauté gouvernée par Sofia restant sous la suzeraineté du sultan, Abdul Aziz ne trouva point désavantageux que l'autorité ecclésiastique préposée aux Bulgares vassaux le fût aussi aux Bulgares sujets, et de la sorte l'Exarchat bulgare put étendre sa juridiction sur presque tous les vilayets balkaniques, du Danube à la mer Egée et du Bosphore à l'Albanie. Le patriarcat grec répondit en excommuniant l'Eglise bulgare dans son « grand et général » Concile de 1872, mais sans résultat aucun. Et depuis, les choses en étaient là : les orthodoxes de Turquie d'Europe vivaient partagés en deux, les patriarchistes d'une part et les exarchistes de l'autre. Or, voici

(1) Voir Anagnostès, *Le memorandum du patriarcat œcuménique*, dans les *Echos d'Orient*, t. VI, p. 408.

qu'un nouveau démembrement est annoncé officiellement, qui va rapetisser encore ce pauvre patriarcat œcuménique grec si obstiné malgré tout à s'intituler *Grande Eglise*.

Le démembrement en question constitue un gros triomphe de la politique serbe. Il y a longtemps, nul ne l'ignore, que Belgrade travaillait à étendre son influence sur les chrétiens de Vieille Serbie. Dans ce but, elle avait commencé par demander et fini par obtenir que les deux métropolies de Prizrène et d'Uskub eussent à leur tête des prélats de même race que leurs fidèles, c'est-à-dire des Serbes et non plus des Grecs. Par là, elle avait comme jeté les bases d'une Eglise serbe en Turquie. Mais cette Eglise, dont on sait toute l'importance politique et religieuse (1), était bien moins partagée que l'Eglise bulgare (2). Elle avait, en effet, le désavantage de ne pas exister officiellement. Ses deux diocèses, bien que gouvernés par des métropolites serbes, dépendaient du patriarcat grec au même titre que les diocèses voisins. Et ils en dépendaient même au point de vue civil, la Porte ne reconnaissant que deux nationalités chrétiennes dans la Roumélie : la grecque, représentée par le patriarche, et la bulgare, représentée par l'exarque. Belgrade pouvait-elle supporter un pareil état de choses ? Assurément non. Sa diplomatie s'est agitée, sa diplomatie a soustrait les Serbes rouméliotes à la juridiction civile de la Grande Eglise du Phanar.

C'est, on le devine, à la faveur des affaires macédoniennes qu'elle a obtenu ce grand résultat. L'heure était critique pour le sultan. Le roi Pierre Ier, monté sur le trône serbe de si tragique façon, n'allait-il pas chercher un dérivatif à ses embarras intérieurs en aggravant l'insurrection rouméliote, en poussant les chrétiens de Vieille Serbie à soutenir les Bulgares de Macédoine et de Thrace, en déclarant d'accord avec la Bulgarie la guerre à la Porte? Abdul Hamid le crut.

De Belgrade lui parvenaient d'équivoques déclarations diplomatiques, d'inquiétantes manifestations s'organisaient contre lui dans la capitale serbe et dans tout le royaume; que faire? Désarmer les Serbes en les contentant. Ainsi fut-il résolu au palais d'Yldiz-Kiosk, un jour. Ce jour-là, le représentant d'Abdul Hamid à Belgrade eut ordre d'annoncer au roi Pierre Ier que les Serbes de Roumélie étaient reconnus comme formant une nationalité distincte, et le général Sava Grouitch, ministre de Serbie près la Porte, reçut à Constantinople la même assurance. C'en est fait, les Serbes des vilayets ne ressortissent plus à la juridiction civile du Phanar.

Ou du moins, s'ils relèvent encore de lui, c'est en attendant l'heure prochaine où sera officiellement choisi le dignitaire chargé de prendre la tête de la nouvelle nationalité. Quel sera ce dignitaire? Quel titre portera-t-il? Ce sont là deux points encore inconnus. Peut-être établira-t-on un exarque serbe à Constantinople de qui dépendront les deux métropolites de Prizrène et d'Uskub et tous autres chefs ecclésiastiques établis là où besoin sera. D'ailleurs, comme que soient organisés les détails, le principe est posé et la Grande Eglise n'a plus qu'à pleurer sur cette nouvelle amputation.

VI. La nationalité roumaine en Turquie.

Elle sera double, l'amputation, car, voyez-vous, un malheur ne vient jamais seul. Satisfaire les Serbes, les mettre sur un pied d'égalité avec les Grecs et les Bulgares, c'est bien; mais il n'y a pas que ces trois races représentées par les chrétiens de Roumélie, il s'y trouve aussi des Koutsovlaques. Ces derniers, au nombre d'au moins 500 000, ont pour protecteurs attitrés leurs frères de sang, les Moldovlaques de Roumanie, et la Roumanie a pour ambassadeur auprès du sultan un homme d'une activité dévorante, M. Alexandre

(1) Voir M. Théarvic, *L'Eglise serbe en Turquie*, dans les *Echos d'Orient*, t. III, p. 343-351.

(2) Voir M. Théarvic, *L'Eglise bulgare*, dans les *Echos d'Orient*, t. II, p. 275-286.

Lahovary. Vous figurez-vous M. Lahovary assistant, les bras croisés, à la constitution de la nationalité serbo-rouméliote? On connaissait à peine les déclarations faites par la Porte au roi Pierre Ier et au général Grouitch que déjà le grand vizir Réchid-Pacha se voyait dans l'obligation d'annoncer au diplomate roumain la prochaine reconnaissance de la nationalité valaque en Macédoine.

L'iradé qui créera cette nationalité n'est pas encore sorti, comme on dit en français, du Bosphore; mais il paraîtra tout aussitôt que l'iradé en faveur des Serbes aura vu le jour. D'ailleurs, un premier pas a été fait. Quand s'est constituée autour d'Hilmi-Pacha, inspecteur général des vilayets rouméliotes, la Commission mixte appelée à donner son avis sur les réformes macédoniennes, la population serbe et la population valaque y ont obtenu chacune un représentant, tout comme la population grecque et la population bulgare. Quelques mois plus tôt vous n'y eussiez vu qu'un Grec au nom des patriarchistes et qu'un Bulgare au nom des exarchistes. Il est donc bien acquis en fait maintenant que la Porte connaît dans le groupe patriarchiste autre chose que des Grecs. Les deux iradés attendus ne feront que porter le dernier coup au fractionnement de ce groupe en trois corps totalement distincts.

Quant aux détails de leur future organisation, les Roumains de Macédoine ne sont pas plus avancés que les Serbes. Ils sont, pour mieux dire, beaucoup plus en retard. En effet, les Serbes possèdent déjà deux diocèses limitrophes, administrés par des métropolites de leur race, et c'est là un premier groupement précieux, puisqu'il suffira, pour en faire un tout homogène complet, de lui assurer un chef hiérarchique suprême et, plus tard, des agrandissements territoriaux. Les Roumains, au contraire, ne disposent d'aucun diocèse à eux. Ce n'est pas que le gouvernement de Bucarest n'ait beaucoup fait pour cela, soit directement, par l'action de ses diplomates, soit indirectement, par l'intermédiaire de cet infatigable Apostol Margariti qui vient de mourir le 18 octobre 1903. Mais s'il a multiplié les écoles, s'il a révélé leur roumanisme à des milliers d'êtres qui se croyaient Grecs, s'il a même enlevé la consécration d'un évêque roumain, il n'a pas obtenu la moindre éparchie. Malgré tous les efforts, des masses énormes de Koutsovlaques s'obstinent encore à se croire de race grecque, et l'évêque roumain consacré, Mgr Anthime, se contente de végéter comme simple auxiliaire dans la métropole grecque de Monastir. La situation n'est donc pas sans difficulté. Il va falloir créer de toutes pièces des communautés et des éparchies roumaines. Des communautés paroissiales, rien de plus simple. Mais des éparchies, comment? Partout où ils se trouvent, les Koutsovlaques se mêlent aux Grecs ou aux prétendus Grecs. Jamais la Grande Eglise ne voudra perdre sa juridiction sur un seul de ces derniers. Et alors? Alors, les Roumains devront imiter les Bulgares. Au risque de s'attirer comme eux toutes les foudres spirituelles du Phanar, ils devront superposer en Macédoine, le long de la Thessalie aussi et de l'Epire, un troisième système d'éparchies orthodoxes par-dessus les deux systèmes grec et bulgare de diocèses orthodoxes déjà existants. Quoi qu'il en soit, par ce moyen ou par un autre, l'autorité va prendre fin que le Phanar exerçait depuis si longtemps sur un groupe très considérable de Roumé-liotes. Pauvre Grande Eglise!

VII. Les Bulgares helléniséS.

Ne la plaignons pas trop, cette Grande Eglise. En même temps que ces deux irréparables malheurs, elle a eu d'innombrables petits paquets de passagères consolations. Comment cela? Mais ses métropolites ont ramené au seul vrai bercail de l'orthodoxie, au bercail grec, quantité de pauvres chrétiens précédemment égarés par les faux bergers de l'exarchat bulgare.

Vous voyez d'ici la situation. Livrés sans défense aucune aux délations parfois calomniatrices des Grecs et aux représailles

souvent injustifiées des Turcs, menacés du pillage, de la prison et de la mort, beaucoup d'exarchistes, aussi bien en Thrace qu'en Macédoine, se sont demandé s'ils n'avaient pas mal fait de tourner le dos au patriarcat et, sans pousser bien loin, je vous assure, l'examen des signes caractéristiques qui distinguent la véritable Eglise, ils sont allés dire aux évêques et prêtres du Phanar qu'ils n'avaient plus ni une goutte de sang slave dans les veines, ni une ombre d'hérésie phylétique dans le cerveau. Et les représentants du Phanar ont chanté l'hymne d'action de grâces : ils ont béni ces retours uniquement inspirés par un mouvement d'en haut; ils ont remercié le ciel qui se plaît à répandre en ces jours des lumières si abondantes, là même où depuis quarante ans les insondables mystères de sa Providence avaient laissé les ténèbres s'épaissir. Et le Phanar, de son côté, a fait écho : informé des conversions qui, Dieu aidant, s'opéraient de droite et de gauche, un peu partout, sauf là pourtant où les soldats du calife oubliaient de porter leurs fusils et leurs baïonnettes, le Phanar s'est fait un plaisir de télégraphier aux métropolites son admiration pour leur zèle, pour leurs travaux, pour leurs sueurs, cause unique de si merveilleux résultats.

Les conversions que je viens de dire, elles se sont produites plusieurs par semaine pendant plusieurs mois. Et voilà pourquoi je les ai appelées ci-dessus « d'innombrables petits paquets de passagères consolations ». Passagères, à quoi rime cet adjectif? C'est que, je le crains bien, ces passages du bulgarisme à l'hellénisme ne survivront pas aux causes qui les ont produites. Assurez aujourd'hui une situation tranquille aux vilayets de Roumélie et vous verrez, dès demain, tous ces chrétiens devenus Grecs redevenir Bulgares.

Une réflexion, avant de finir ce chapitre. Pourquoi l'hellénisme, si empressé à tirer ainsi profit des malheurs politiques d'une race, hurle-t-il si fort contre la propagande à ciel ouvert et toute de persuasion que d'autres confessions chrétiennes peuvent exercer parmi les siens? Car il est avéré que les Grecs sont particulièrement chatouilleux sur ce point, à moins, toutefois, que l'orthodoxe évadé ait passé au protestantisme. Quelles campagnes leurs journaux ne mènent-ils pas à l'annonce de la moindre conversion individuelle survenue en faveur de Rome! Quelles expressions indignes des organes comme les Καιροί et la Δράσις d'Athènes n'emploient-ils pas! Et pourtant, les envoyés du Pape n'agissent pas, que je sache, quand passent les Rédifs, les Ilavés, les Bachibouzouks ou les Arnaoutes.

VIII. Une lettre suggestive.

Que les Grecs, si fiers des conversions opérées le couteau sur la gorge, voient de très mauvais œil la simple installation d'éléments non orthodoxes chez eux, la preuve en est dans une lettre de M. Diomède Kyriakos au directeur de la *Revue internationale de théologie*, qui l'a imprimée dans son numéro de janvier dernier. Ce document suggestif, écrit en allemand, mérite d'être traduit mot à mot. Le voici :

Athènes, le 5 novembre 1902.

La nouvelle lancée par les journaux d'Italie et d'autres Etats que les *Jésuites* et les *Congréganistes*, qui ont été en ces temps derniers expulsés de France, pensaient, sur le conseil du Pape, s'établir en Grèce, en Macédoine, en Bulgarie, en Valachie et dans les autres contrées de l'Orient, a soulevé ici une certaine inquiétude. La Grèce et tout l'Orient connaissent suffisamment les Jésuites et leur action rusée et dangereuse. C'est pourquoi notre Faculté de théologie a, ces jours-ci, adressé au ministre des Cultes un mémorandum dans lequel elle montre le danger que provoquerait l'installation des Jésuites en Grèce, tant pour l'Eglise orthodoxe que pour la nationalité grecque; elle recommande donc au gouvernement grec de leur refuser l'autorisation légale, s'ils s'avisaient de la lui demander. Et ce refus n'a rien que de très vraisemblable.

C'est le soussigné qui s'est chargé, sur la décision de la Faculté, de la rédaction de ce mémoire. La requête montre que les écoles jésuites qui seraient fondées chez nous n'engendreraient pas seulement un prosélytisme

fanatique contre notre Eglise, mais encore qu'elles répandraient parmi la jeunesse hellénique une formation antinationale et antigrecque. Elle affirme que les écoles jésuites ne souffriraient, de la part du gouvernement, aucune confirmation de leurs statuts, encore moins l'inspection de l'Etat sur leurs livres scolaires et sur leur personnel. Ce n'est pas d'ailleurs pour d'autres motifs que les Jésuites ont été chassés de France. Cette résistance à nos lois préparerait à notre faible gouvernement de nombreuses difficultés. De plus, le mémorandum affirme que la formation donnée par les Jésuites serait antinationale parce que, non seulement elle n'inspirerait pas à la jeunesse grecque l'enthousiasme pour l'hellénisme et l'amour de l'Eglise grecque, qui s'unit si étroitement chez nous à la nationalité, mais qu'au contraire elle lui insufflerait la haine de l'Eglise orientale et de tout ce qui est grec. Il affirme encore que la formation jésuitique est bornée, monacale, moyenageuse, d'un catholicisme fanatique, et non pas vraie, humaniste, classique, qu'elle ne poursuit pas et qu'elle n'a jamais eu pour but le libre développement de l'esprit humain. Enfin, il affirme que la formation jésuitique serait antilibérale et réactionnaire, précisément pour ce motif que les Jésuites passent aux yeux de tous pour les champions fanatiques de la réaction et des idées rétrogrades et pour les plus grands ennemis du progrès et de la liberté.

C'est sur toutes ces raisons que la Faculté établit sa requête au gouvernement, afin que, non seulement il refuse aux Jésuites la permission d'ouvrir de nouvelles écoles chez nous, mais aussi qu'il fasse surveiller plus étroitement que cela n'a eu lieu jusqu'ici les écoles catholiques de garçons et de filles établies à Athènes et dans les autres villes du royaume grec. En effet, il est assez important le dommage qui résulterait de pareilles écoles, qui n'observent aucune loi et donnent à la jeunesse grecque une formation antigrecque. En fin de compte, la Faculté recommande à notre gouvernement de requérir de tous les étrangers qui veulent diriger des écoles chez nous, qu'ils se conforment aux décisions légales, parce que c'est de la formation purement nationale et purement hellénique de la jeunesse grecque que dépend l'avenir de la Grèce.

DIOMÈDE KYRIAKOS.

Cette lettre témoigne d'un chauvinisme à outrance, et pareil état d'âme ne saurait surprendre chez un Grec. Mais il atteste sussi et surtout que les professeurs de certaine Faculté de l'Université d'Athènes ont pour mission d'enseigner la théologie orthodoxe, ou protestante, ou libre penseuse, cela dépend, mais pas du tout la vérité. Voyons, cher Diomède, ne pensez-vous pas que vos élèves les plus brillants se sentiraient quelque peu mal à l'aise s'ils avaient à discuter avec tel ou tel de ces pauvres théologiens occidentaux si souvent formés à l'école des Jésuites bornés et moyenageux? D'ailleurs, ne trouvez-vous pas que votre lettre renferme une petite inconséquence? Si les Jésuites sont si rétrogrades que vous le dites, ils ne sauraient faire aucun mal : les Grecs, très intelligents et très fins, ne mettront jamais le pied dans des établissements tenus par des gens si arriérés. Et alors, pourquoi votre cri d'alarme?

IX. AUTOUR D'UN VOYAGE « AD LIMINA ».

Le commencement d'octobre a été marqué par un fait auquel les Grecs, dans leurs journaux et leurs conversations, ont prêté une importance et donné un sens qu'il ne pouvait guère avoir. Il s'agit du voyage à Rome de Mgr Delenda, archevêque latin d'Athènes, et de l'audience accordée à ce prélat par S. S. Pie X.

En remettant la réponse de S. M. Georges Ier à la lettre par où le nouveau pontife avait notifié son avènement au roi des Hellènes, Mgr Delenda n'a pas manqué d'exposer au Pape la situation religieuse du royaume. Il a pu lui dire, en toute vérité, que le catholicisme, autrefois si bien représenté dans l'archipel, n'y comptait plus en certains diocèses que trois ou quatre centaines de fidèles. Mais ce n'est pas de cela, prétendent les Grecs, que Sa Grandeur a parlé. Elle a dit, affirment-ils, que l'Eglise catholique jouissait en Grèce de la plus entière liberté et n'avait, comblée d'égards, qu'à se féliciter du gouvernement. Elle aurait même, s'il fallait les en croire, ajouté que l'*Euntes docete omnes gentes* du Maître ne s'appliquait pas

à la Grèce actuelle, et qu'il fallait s'abstenir de tout prosélytisme dans le pays. En conséquence, elle aurait prié le Souverain Pontife de ne pas continuer les gros sacrifices pécuniaires consentis par son prédécesseur en faveur des œuvres d'Athènes.

Voilà ce qui s'imprime dans la presse athénienne, constantinopolitaine, orientale; voilà ce qui se dit sous l'Acropole, sur la Corne d'Or, partout. Avons-nous besoin d'avertir nos lecteurs qu'il n'y a là qu'une monstrueuse déformation de la vérité? Mgr Delenda, très au courant des hommes et des choses, a pu développer les règles de prudence qui s'imposaient aux représentants officiels du catholicisme dans une contrée où le sentiment orthodoxe est si vif et la législation antipropagandiste si dure. Il a pu insinuer qu'Athènes, regardée jusqu'ici par le Vatican comme la capitale religieuse et politique de tout l'Orient grec, et même de tout l'Orient orthodoxe, n'en était au fond qu'une ville très secondaire et que, par suite, le catholicisme devait plutôt diriger ses efforts et ses ressources sur tels et tels autres points d'une importance dix fois supérieure. Monseigneur a pu dire cela ou quelque chose d'approchant; mais c'est tout. Lui faire déclarer que l'on ne doit pas travailler en Grèce à promouvoir, d'une manière ou de l'autre, l'œuvre de l'union, c'est le calomnier.

Aussi bien, à qui fera-t-on croire que Mgr Delenda s'est défendu de recevoir plus longtemps les subventions considérables fournies annuellement par Léon XIII? Le *Lycée Léonin* et la revue l'*Harmonia*, qui vivent de ces subsides, ne sont-ils pas deux institutions catholiques essentiellement faites pour attester aux yeux de tous le libéralisme et la modération que Rome entend apporter dans ses rapports avec les Grecs dissidents? Au *Lycée Léonin*, les leçons de catéchisme, d'instruction religieuse et d'histoire ecclésiastique sont données, conformément aux lois du pays, par des professeurs orthodoxes. A l'*Harmonia*, on ne trouve guère comme rédacteurs que des écrivains orthodoxes et parmi ceux dont elle accepte la prose figure même M. Athanase Papadopoulos-Kérameus, l'anticatholique forcené qui s'est assuré le monopole de chanter en des panégyriques pompeux *saint* Photius, ce maître ouvrier du schisme oriental, et *saint* Marc Eugénicos, ce grand destructeur de l'Union signée à Florence. Au surplus, si jamais don Mamas, directeur de la revue, s'oublie à y laisser écrire que de tel établissement scolaire athénien se dégage une odeur peu semblable au parfum des roses, il est vite ramené au devoir et obligé d'insérer, avec une amende honorable, la lettre officielle de l'archevêché qui le désavoue. Dans ces conditions, des œuvres comme le *Lycée Léonin* et l'*Harmonia* sont d'une très grande utilité pour rapprocher les Hellènes, qu'elles rassurent contre la prétendue intolérance de Rome et le prosélytisme soi-disant farouche de ses missionnaires. Compromettre de pareilles œuvres, en refusant les secours pécuniaires qui les soutiennent, serait une faute que la clairvoyance de Mgr Delenda ne laissera point commettre. Nous pouvons donc affirmer que, sur ce point comme sur plusieurs autres, les Grecs d'Athènes et de Constantinople se sont laissés aller, soit par écrit, soit de vive voix, à travestir la pensée du prudent archevêque, et nous prions nos lecteurs de se tenir en garde contre leurs assertions.

Une autre de leurs assertions, mais plus difficile à juger, c'est que le voyage de Monseigneur a eu aussi pour objet d'obtenir, à la demande du gouvernement grec, que ne soit point ouvert le Séminaire latin tout récemment bâti dans les murs d'Athènes. Ce grandiose établissement, et si coûteux, était-il vraiment nécessaire pour la formation du tout petit nombre de prêtres latins utilisables en Grèce? Léon XIII l'avait cru, sur le rapport de je ne sais qui, et il y avait consacré des sommes énormes. Si l'opinion contraire prévaut aujourd'hui, nous n'avons pas à la discuter, d'autant qu'il n'y a pas lieu de parler, dans toute cette affaire, d'argent dépensé en pure perte. D'abord, un immeuble de 300 000 francs sert tou-

jours, surtout dans une ville en mal d'agrandissement comme Athènes. Puis le jour où l'on ne saurait qu'en faire, il resterait encore la ressource de l'offrir en cadeau au Saint-Synode grec, afin d'attester une fois de plus, et d'une manière éclatante, les bonnes dispositions de l'Eglise de Pierre pour l'Eglise de Photius.

X. Le patriarcat grec d'Alexandrie.

Cette Eglise de Photius n'a pas, même considérée dans le seul bassin de la Méditerranée orientale, autant d'unité d'action et de bonne entente fraternelle que telle fameuse réponse à une Encyclique de Léon XIII a bien voulu le dire. Je ne parle pas du patriarcat d'Antioche qui, devenu la chose du Syrien Mélétios, se trouve tacitement retranché du concert orthodoxe grec. Je laisse de côté l'Eglise de Chypre où, après de bruyantes tentatives d'intervention, le patriarcat œcuménique a dû honteusement battre en retraite, laissant aux prises les deux métropolites ambitieux qui s'y disputent le siège archiépiscopal depuis trois ans passés (1). Mais voyez la politique de Mgr Photios, patriarche d'Alexandrie, vis-à-vis de Mgr Joachim III, patriarche de Constantinople.

Mgr Joachim III, dit son acte *officiel* de naissance, a eu pour père un pauvre pêcheur de Boyadji-Keuï, sur le Bosphore. Ce néanmoins, tout le monde s'accorde à lui reconnaître ce grand air de commandement que l'atavisme donne aux fils de famille, cette facilité d'impératif qui se passe avec le sang dans les hautes maisons. Fait œcuménique, il a porté sur le siège patriarcal ces qualités natives et s'est avisé de vouloir commander à l'orthodoxie entière. Pour ce faire, il a demandé aux deux patriarches orthodoxes d'entretenir à poste fixe un représentant auprès du Phanar, et il a voulu avoir lui-même un envoyé permanent à Alexandrie et à Jérusalem.

Contre cette volonté, Mgr Damianos, patriarche de Jérusalem, ne pouvait rien. D'abord, son patriarcat possède sur la Corne d'Or, depuis des siècles, une procure dont le directeur n'a d'autre mission que de représenter Jérusalem auprès des Phanariotes et des Turcs. Pas n'était donc besoin pour lui de se nommer un légat. Quant à dire au patriarche œcuménique : « Je ne veux pas de votre envoyé dans la Ville Sainte; je ne veux pas de ce garnisaire chargé d'épier et de contrôler tous mes actes, » comment Mgr Damanios l'eût-il osé? Ecrasé de dettes et sans cesse obligé de recourir au Phanar pour obtenir les aumônes des Grecs opulents, enveloppé d'intrigues et sans cesse contraint de s'en remettre au Phanar pour régler les affaires pendantes auprès de la Sublime Porte, il ne pouvait que s'incliner. Et, en effet, un beau jour, en décembre 1902, on vit le Saint-Synode créer un poste de résident à Jérusalem et le Conseil mixte fixer à quinze livres turques par mois le traitement de ce résident. C'en était fait, Mgr Joachim III allait avoir son ambassadeur en Terre Sainte si le Pape, je me trompe, si le sultan n'avait soudain froncé le sourcil.

Mais pour Mgr Photios, patriarche d'Alexandrie, pareille intervention fut inutile. Non pas que Mgr Photios, lorsqu'on l'en pria, refusa de se donner un légat auprès de son collègue œcuménique. Il ne pouvait rien perdre à cela. Aussi s'empressa-t-il de créer cette légation, sauf à choisir pour représentant l'archimandrite Grégoras, je veux dire l'ecclésiastique de Constantinople le plus fortement aigri contre le Phanar, qui venait de lui enlever la direction de l'Ecole théologique de Halki et le laissait impitoyablement à pied, alors qu'il eût tant voulu s'asseoir sur un siège de métropolite. Mais Mgr Photios s'en tint là. Point soucieux de quémander à Constantinople, parce qu'il n'a plus lieu de compter sur la générosité des riches commerçants d'Alexandrie et du Caire, point inquiet du côté de la Sublime Porte, parce que l'Egypte a son régime politique propre, il ne voulut jamais entendre parler d'un envoyé constantinopolitain qui monterait

(1) Voir M. Théarvic, *Pour le siège archiépiscopal de Chypre*, dans les *Echos d'Orient*, t. V, p. 397-403.

la garde à ses côtés. Et même il ne tarda pas à rogner les pouvoirs de son propre représentant près le Phanar. Ce fut à l'occasion de l'affaire ecclésiastique de Chypre. Tant que Mgr Joachim III borna son intervention à de paternels conseils, tout alla bien. Mais lorsqu'il eut donné des ordres impérieux, lorsqu'il se fut enferré, Mgr Photios lui signifia son refus de le suivre dans cette voie et il enjoignit à son représentant de ne plus avoir à s'occuper de l'affaire cypriote. On devine la colère du patriarche œcuménique ainsi désavoué publiquement, ainsi accusé de fouler aux pieds les Canons, ainsi abandonné avec le seul Mgr Damianos dans la ridicule impasse où il piétine encore aujourd'hui sous le regard moqueur de tout l'Orient. Mais, que faire? Si œcuménique soit-il, un patriarche de Constantinople n'a de pouvoir que chez lui, et encore à la condition que les douze métropolites de son Saint-Synode le veuillent bien.

Le tour que je viens de conter n'est pas le seul qu'ait joué Mgr Photios. Si l'on en croyait le Phanar, ce vilain successeur de saint Marc passerait toute sa vie à lui monter des coups, à lui susciter des embarras. Ses coups d'épingle contre Constantinople seraient de tous les instants. Peut-être y a-t-il exagération dans ses dires. Il est certain toutefois que Mgr Photios ne travaille point à courber son patriarcat sous le joug phanariote, et tel de ses récents projets le démontre suffisamment.

A l'heure actuelle, la vaste région qui dépend ecclésiastiquement d'Alexandrie forme un seul diocèse dont le patriarche est l'évêque. Autour de lui, ce patriarche n'a que des métropolites sans juridiction et le nombre de ces prélats ne dépasse jamais trois. Dès qu'un meurt, l'Eglise d'Alexandrie se trouve impuissante à le remplacer par elle-même. En effet, les Canons demandent que toute élection épiscopale soit faite par un Synode composé d'au moins trois évêques et ils défendent que le chef hiérarchique du prélat à élire soit un des trois membres de ce Synode. D'où la nécessité pour le patriarche alexandrin d'écrire chaque fois à son collègue du Bosphore: « Il me faut un métropolite de Pentapole, de Thébaïde ou de Péluse, veuillez charger votre Saint-Synode de m'en faire l'élection canonique ». Et quoi de plus humiliant que cette démarche! Mgr Photios entend bien ne plus s'y soumettre longtemps. D'accord avec l'archimandrite Grégoras qu'il a fait descendre en Egypte, il étudie en ce moment une réorganisation complète de son Eglise, et la première mesure projetée est de constituer un Synode alexandrin de quatre métropolites. De la sorte, quand disparaîtra l'un de ces prélats, il en restera toujours trois autres pour lui donner un successeur et Constantinople n'aura plus du tout à mettre son nez dans les affaires d'Alexandrie. Encore quelques mois, encore un peu d'argent trouvé, et le siège de saint Marc sera complètement autonome.

G. BARTAS.

ENCORE L'ÉPITAPHE MONTANISTE DE DORYLÉE

Les *Echos d'Orient* ont déjà parlé deux fois (1) de l'inscription montaniste placée par le doryléen Lupicinus sur le tombeau de sa femme Mountané, et les deux fois ils sont restés sans trouver une explication certaine du double Π qui flanque la croix au haut de l'épitaphe. Le champ reste donc ouvert aux hypothèses et nous en profitons pour ajouter une conjecture de plus aux conjectures déjà émises.

(1) *Echos d'Orient*, t. V, p. 148; t. VI, p. 61.